

*Délivrance de l'enfer afghan*

# UN ALLER SANS RETOUR POSSIBLE

Thierry TILQUIN

Menacé par les talibans, un adolescent afghan quitte son village sur les routes de l'exil. Après un voyage risqué de quatre mois à travers de nombreux pays, il se retrouve à Namur où il travaille et bâtit sa vie, avec l'espoir de fonder une famille.

**A**u pied de son appartement namurois, Ker discute avec un de ses amis afghans. Sourire aux lèvres, il lance : « Ah, voilà monsieur le curé ! » Il invite à monter au premier étage. Deux pièces un peu délabrées, un lit et sans doute une douche dans celle du fond ; un réchaud, un évier, un chauffe-eau, une petite table et trois chaises dans la pièce à l'avant. Accueil simple et chaleureux : « Tu veux un verre d'eau ? »

Ker provient de la région de Jalalabad en Afghanistan, à l'est de Kaboul, proche de la frontière pakistanaise. Une région régulièrement visée par des attentats. « Je viens de la campagne, raconte-t-il. Mes parents travaillent la terre. Ils ont un troupeau de vaches qui fournissent le lait et le fromage. Ils cultivent aussi des pommes de terre et des légumes. Le climat est très bon, meilleur qu'ici car il y a toujours du soleil et beaucoup d'eau. Dans les montagnes, en hiver, il y a aussi de la neige. J'ai deux sœurs et un frère. Mon neveu, le fils de mon frère, est arrivé en Belgique depuis quelques mois. Il est dans un centre Fedasil à Bruxelles. »

Dès son arrivée à Namur en 2012, Ker apprend le français. Il parle un peu l'anglais et trois langues afghanes. « C'est un peu comme chez vous avec le français, le flamand et l'allemand. »

## VOYAGE FORCÉ

« Quand je suis parti seul de chez moi, j'avais seize ans, poursuit le jeune Afghan. Maintenant j'en ai vingt-quatre. Mes parents n'étaient pas du tout contents de me voir partir. Mais j'ai dû quitter à cause de la guerre. Dans notre village, les talibans venaient le soir et la nuit nous questionner et nous menacer avec leur kalachnikov à cause de mon frère qui travaillait avec l'armée américaine. » Le voyage de Ker a duré plus de quatre mois. Dur et risqué.

« J'ai fui par l'Iran et la Turquie, puis par la Grèce. Je suis passé à pied d'Afghanistan en Iran. J'ai ensuite pris une voiture jusqu'à la frontière turque. On a marché dans la montagne pendant une nuit pour passer en Turquie. Des policiers iraniens nous ont tiré dessus. Certains ont fait demi-tour. Moi, j'ai couru sans me retourner. De l'autre côté, des voitures attendaient pour nous amener près de la ville de Van. On s'est reposé un peu. Puis on a pris le bus pour rejoindre Istanbul. Deux semaines plus tard, nous avons tenté le passage vers la Grèce. »

**« Des policiers iraniens nous ont tiré dessus. Certains ont fait demi-tour. Moi, j'ai couru sans me retourner. »**

On a quitté Istanbul à minuit. À six heures, nous sommes arrivés devant une rivière. »

Il s'agit du fleuve Évros. Son cours tortueux et parfois puissant descend des montagnes pour se jeter dans la mer Égée cent-cinquante kilomètres plus bas. Il dessine ainsi la frontière entre la Turquie et la Grèce. Pour les migrants qui veulent entrer dans l'Union européenne, c'est une voie de tous les dangers. Ils embarquent sur de frêles esquifs ou se jettent à l'eau pour rejoindre l'autre rive à la nage. Des centaines d'entre eux – des familles entières parfois – y ont laissé leur vie. Morts de froid ou par noyade. Ker est monté dans un kayak avec sept autres migrants, des Afghans comme lui, mais aussi des Pakistanais et des « noirs ». S'ils sont tombés dans l'eau froide, ils sont tout de même arrivés à bon

port de l'autre côté. « On était plus de cinq cents à vouloir traverser... »

## TRAFIC HUMAIN

Ker est resté trois mois en Grèce. « Nous logions à trois dans une maison vide à la campagne. Nous avons acheté de quoi cuisiner et manger. Puis j'ai décidé de venir par ici. J'ai pris un camion qui est monté dans un bateau pour rejoindre Bari, au sud de l'Italie. Nous étions quatre, cachés au-dessus du chauffeur. » Chacun avait déboursé cinq mille euros pour effectuer la traversée. « On était serrés. On avait chaud. C'était en juillet. » Tout au long de ce voyage, la faim guettait aussi. « Si le conducteur n'amène rien à manger, tu n'as rien, parfois pendant deux jours. »

Une fois largué en Italie, il faut se débrouiller. Les passeurs ont disparu. « Nous avons pris le train jusque Milan, puis on est passés en France par la montagne, à Ventimiglia. À Nice, on a pris un autre train vers Paris, puis vers Bruxelles. » C'est plus facile et plus rapide. Mais on peut toujours se faire contrôler et arrêter.

À la gare de Bruxelles, Ker s'est retrouvé seul, ne sachant où aller. Il a demandé à des passants où se rendaient les demandeurs d'asile. « Les gens m'ont montré. J'y suis allé et je me suis retrouvé dans le centre Fedasil de Florennes pendant un an. » Après les interviews et les démarches auprès du Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides, Ker a obtenu des papiers qui lui ont permis de s'installer à Namur et de chercher du travail.

## FONDER UNE FAMILLE

Inscrit au CPAS, il a commencé une formation de peintre. « La Ville m'a pris comme article 60. Quand ils ont vu que je travaillais bien, ils m'ont engagé comme salarié. » Le parcours de migration de Ker lui a coûté douze mille euros dont se sont enrichis les différents passeurs bien organisés. Où trouver une telle somme ? « Mon frère avait un peu d'argent. Il me l'a donné à mon départ. Puis, il m'en a envoyé au fur et à mesure. Je ne sais pas comment il a fait pour l'obtenir. Aujourd'hui, c'est moi qui envoie de l'argent à ma famille avec ce que je gagne. C'est notre culture, et on ne peut pas oublier sa culture. »

Ker n'est jamais retourné dans son pays d'origine. Il n'a pas l'intention de rentrer, sauf pour une visite. « Ma vie est ici. Là-bas, c'est la guerre. Les talibans sont toujours là. Ici, j'ai un boulot, je suis bien accueilli. Et j'aime bien les gens d'ici, j'aime bien mon chef et mes collègues. Ils sont sympas et moi, je suis sympa avec eux. Si tu es gentil, les gens seront gentils avec toi. Je n'ai pas envie de perdre ça. » Ker fréquente de temps à autre la mosquée turque. « J'y vais le vendredi, si c'est possible à cause de mon travail. Je suis musulman, mais je ne fais pas la prière chez les gens. Je la fais ici de temps en temps. » Ker désigne le petit espace réservé à cet effet dans son studio.

« Depuis deux mois, j'ai la nationalité belge », s'exclame-t-il en sortant son portefeuille. Il montre fièrement sa carte d'identité belge avant de poursuivre : « J'attends que mon neveu obtienne ses papiers puis je prendrai un appartement avec lui. Je voudrais fonder une famille parce que vivre sans famille, c'est difficile. Cela me manque ici. J'ai juste des amis. J'aimerais bien aussi ramener mon frère par ici car sa vie est menacée. » ■